

FRANCOPHONIE DE L'AFRIQUE SUBSAHARIENNE

LIANA NISSIM, MARIA BENEDETTA COLLINI

Angelo TURCO, *Governance, culture, sviluppo*, Milano, Franco Angeli, 2009, 331 pp.

Le géographe Angelo TURCO, spécialiste éminent des réalités africaines, dont nous avons souvent présenté les travaux dans cette rubrique, propose les résultats d'une vaste recherche qui (comme le souligne l'auteur dans son "Introduction") s'est efforcée de conjuguer les exigences de différents programmes de coopération avec une enquête scientifique assumant le territoire comme un problème et non comme une donnée, ce qui permet l'indispensable reconfiguration des *narratives* (à savoir l'ensemble des notions et des théories, des langages et des modes de style argumentatifs et communicatifs, des lieux communs et des préjugés qui influencent les opérateurs des programmes de coopération).

Aussi, la recherche scientifique s'est-elle positionnée selon les axes majeurs suivants: 1) focalisation du lien incontournable entre coopération de l'environnement et développement local; 2) passage d'une approche de participation (qui choisit comme interlocuteurs l'État et ses organes administratifs) à une approche communautaire (qui récupère les communautés de base à un rapport avec leur propre territoire); 3) centralité des savoirs de base, qui ne doivent d'aucune manière être gommés par les représentations globalitaires des coopérants (même s'il ne faut pas tomber dans le piège d'opposer une mythologie des systèmes de connaissance de base à celle de la connaissance technico-scientifique); 4) émergence de la *governance* comme philosophie de *government*. L'"Introduction" présente enfin les programmes de coopération avec lesquels a collaboré le groupe de recherche d'Angelo TURCO, en donnant lieu aux résultats présentés dans la suite du volume.

La première partie, "Culture per lo sviluppo", se compose de trois chapitres, dont le premier, "Mythos e techne: la funzione interculturale del territorio in Africa subsahariana", propose une réflexion d'ensemble sur les symbolismes territoriaux en Afrique subsaharienne et les savoirs qu'ils évoquent; en particulier, on

approfondit l'interaction sémantique entre savoir mythique et savoir technique comme stratégie de sécurisation sociale: c'est en effet cette interaction qui stabilise les institutions réglant l'accès à l'espace et aux ressources naturelles; la preuve en est donnée par l'étude des savoirs des populations vivant dans les zones périphériques de la Réserve de la Biosphère Transfrontalière – Parc W (programme ECOPAS – RBT/W) au croisement de Bénin, Burkina Faso, Niger.

Se référant au Programme Régional de l'Aménagement des Bassins Versants du Haut Niger et de la Haute Gambie (PRABV), et plus particulièrement à la constitution du Parc National du Haut Niger (PNHN), le chapitre suivant, “Struttura di legittimità nella territorializzazione malinké dell'Alto Niger guineano”, analyse la culture du territoire élaborée par les Malinké du Haut Niger (Guinée) et les formes d'organisation territoriale qui en découlent, en approfondissant le concept de légitimité, dont le fondement est d'une part la hiérarchie des pouvoirs (*fasiya*, pouvoir lignager, venant des ancêtres, qui règle l'appropriation et l'emploi de la terre; *mansaya*, pouvoir royal, garantissant l'organisation politique du territoire, dans le respect de la *fasiya*; *tuntigya*, pouvoir religieux) et d'autre part l'homologie, mitigeant les poussées ségrégatives (castes, esclaves...) par ses instances égalitaires; parmi les relations de solidarité qui en résultent, TURCO approfondit celles de la classe d'âge et de la confrérie des chasseurs.

Le troisième chapitre, “*Sokun*. Il villaggio reticolare in Africa occidentale”, analyse en détail une des réalités territoriales déjà évoquée dans les pages précédentes, celle du *Sokun*, le réseau de villages reliés à un village central selon des rapports hiérarchiques ou homologues, qui constitue une configuration capitale de la territorialité ouest-africaine. C'est sur cette réalité de base que se superposent en époque moderne des acteurs et des institutions nouveaux, comme l'État et son administration, qui peuvent générer des écarts conflictuels entre légalité et légitimité, ou comme les pouvoirs économique-financiers opérant à l'échelle continentale, ou comme la Coopération au développement et ses multiples articulations. Pour une authentique modernisation de l'Afrique on ne peut que souhaiter une nouvelle sensibilité internationale, proposant une coopération courageuse, capable d'impliquer à juste titre les structures de base.

Ce sont les problèmes et les thèmes qui nourrissent la seconde partie du volume, “*Governance ambientale e cooperazione transfrontaliera*”, composée de cinq chapitres. On commence par “Dinamiche d'attori, conflittualità, concertazione nelle periferie della Riserva della Biosfera transfrontaliera della W”, se référant aux études pour le projet déjà cité d'ECOPAS – RBT/W, qui – dans le cadre d'une gestion durable des aires protégées et des zones périphériques – ont produit une série d'approfondissements et d'orientations opérationnelles concernant: la prévention ou la gestion des conflits par l'identification de leur genèse et la pratique de la concertation; la gestion participative des ressources; les retombées économiques des actions conservatives.

Le chapitre “*Governance ambientale e sviluppo sostenibile: valorizzazione conservativa in Transguinea*” porte sur le Programme AGIR (Programme Régional d'Appui à la Gestion Intégrée des Ressources naturelles des bassins du Niger et de la Gambie), dont les objectifs sont la conservation et la réhabilitation des écosystèmes naturels ainsi que l'amélioration des conditions de vie des populations locales par la valorisation durable des produits de la biodiversité; l'aire étudiée ici est celle de la Transguinée (à cheval entre Guinée et Guinée-Bissau) où – malgré une situation de départ très complexe relativement aux communautés locales – on a réalisé le passage de l'approche de participation à l'approche communautaire que j'évoquais plus haut, dans l'analyse de l'“Introduction”, pour un développement durable comprenant les possibilités d'entreprise dans les contextes locaux et diverses typologies de microprojets.

Dans le chapitre “*Dal government alla governance: il ruolo della cartografia*” on revient au programme ECOPAS – RBT/W, à ses instances de passage d'un niveau de *government* à un niveau de *governance* et à la nécessité d'une cartographie des aires critiques et des aires sensibles des trois Pays impliqués (Burkina Faso, Niger, Bénin), permettant de connaître rapidement et d'agir pertinemment, dont on présente ici la Carte de Base (qui montre bien les situations problématiques et la typologie des conflits) et quelques cartes de détail qui mettent en lumière trois cas exemplaires, un pour chaque Pays concerné.

Toujours dans le cadre du programme RBT/W, le chapitre suivant, “*Astri e disastri: viaggio nella conflittualità pastorale*”, analyse à fond un problème souvent évoqué jusqu'ici, à savoir les tensions créées par le déplacement vers le Sud des réseaux de transhumance (provoqué par les sécheresses du Sahel); c'est la nébuleuse peule qui est impliquée dans cette migration, les Fulbé étant éleveurs de temps immémorial, doués par ailleurs d'une culture riche et cohésive (une seule langue; une seule religion, l'Islam; un même code de comportement et une même centralité, dans leur échelle de valeurs, du troupeau et de la vache...). Les déplacements obligés vers le Sud, surtout quand ils croisent des aires protégées (comme le Parc W) peuvent créer des tensions avec les cultivateurs, les éleveurs, les pêcheurs, les agents des Eaux et Forêts. Cependant, comme le souligne pertinemment l'auteur, cette conflittualité ne peut pas être abordée que par des instruments répressifs, qui n'entraîneraient qu'un dangereux repliement identitaire et l'émergence d'un 'ethnisme' pastoral; c'est encore une fois une politique de négociation et une pratique consensuelle qui peuvent régler cet aspect capital de l'économie des Pays impliqués.

Le dernier chapitre, “*Conflitti territoriali e sviluppo locale: il caso dell'Ainoma nigerino*”, discute le cas de la redéfinition de la Réserve Totale de Faune de Tamou, riveraine du Parc W, opérée en 1976 par le Niger, en rendant disponible la moitié de la zone classée à des usages productifs. C'est d'une part une poussée vers le destin minier de la zone et d'autre part une réponse du nouveau régime militaire de Seyni KOUNTCHÉ à la crise provoquée par la sé-

cheresse qui ont occasionné le déclassement; cependant, les issues de cette opération se sont avérées inefficaces et même négatives: il est inutile de jouer la carte du développement si on ne dispose pas des ressources financières, technologiques et surtout des capacités et des volontés d'organisation à même d'activer l'indispensable cercle vertueux pour qu'un réel développement puisse avoir lieu. Aussi, dans le cas étudié, le vide juridique de l'État, sa mauvaise évaluation de la légitimité locale, son manque d'organisation ont-ils provoqué un cadre de conflictualité généralisée qui réduit à l'impuissance aussi bien les institutions de base que celles de la décentralisation.

Il ne me reste que conclure cet examen sommaire en invitant tous ceux qui désirent comprendre un peu plus à fond les cultures africaines actuelles (et plus spécialement celles de l'Afrique occidentale), ainsi que leurs liens avec une tradition toujours vivante, à lire ce livre qui est une source inépuisable de connaissances cueillies sur le terrain et longuement approfondies et méditées.

Liana NISSIM

Alex DEMEULENAERE, *Le récit de voyage français en Afrique noire (1830-1931). Essai de scénographie*, Berlin, LIT ("Littérature et cultures francophones hors d'Europe"), 2009, 304 pp.

Dans son "Introduction" (pp. 1-23) au volume, DEMEULENAERE signale son recours aux théories d'Edward SAID et de Valentin-Yves MUDIMBE concernant le lien entre savoir et pouvoir et l'importance du contexte colonial dans la production de l'image de l'Autre. L'auteur se penche ensuite sur la "critique de la piste hégémonique" (p. 8) de Homi K. BHABHA, qui permet d'élargir l'analyse à la dimension hybride du discours colonial. DEMEULENAERE reprend la notion de 'scénographie' proposée par Dominique MAINGUENEAU et la définit comme "un instrument précieux" (p. 10): à travers l'analyse des mécanismes énonciatifs, elle "élabore [...] la façon dont un récit crée la scène d'écriture qui lui permet [...] d'occuper une fonction dans [le] contexte" (p. 10). La lecture scénographique est donc choisie par le critique en raison de sa capacité de rendre compte non seulement du discours hégémonique sous-jacent mais aussi de ses "stratégies de légitimation hybrides" (p. 10). Le critique approfondit ensuite sa démarche analytique en mettant en lumière les axes sur lesquels elle se fonde: le positionnement intertextuel du narrateur et la dimension du paratexte, "les stratégies de mise en scène de la parole de l'Autre" (p. 20) et la composante spatiale des représentations véhiculée dans les récits de voyage.

Le volume se compose de trois parties qui scandent chronologiquement l'évolution du genre dans la période prise en examen,

chacune portant trois exemples de récits. Le premier volet, intitulé “Le voyage entre science et aventure (1830-1870)” (pp. 25-113), est introduit par une réflexion sur la production des voyageurs de l'époque précoloniale: le récit de voyage intègre à la description scientifique la représentation de l'individu qui explore une réalité peu connue. Suit l'analyse du *Voyage à Tombouctou* de René CAILLIÉ, de *Voyage au Congo* de Jean-Baptiste DOUVILLE et des récits de Paul DU CHALLU: le critique remarque que, dans leurs écrits, ces voyageurs cherchent avant tout à fournir une connaissance scientifique sur les endroits inconnus qu'ils visitent et adoptent toutes les stratégies possibles afin d'obtenir de la crédibilité, répondant à un fort besoin de légitimation. Leurs explorations n'étant pas reliées aux expéditions scientifiques, le statut de voyageur se décline plutôt selon le modèle de l'aventurier, et leurs récits engendrent une représentation suivant cette perspective: le critique met en relief les stratégies narratives qui renforcent l'identité héroïque du narrateur.

Dans la deuxième partie du livre, “Les alter-ego du voyageur (1871-1900)” (pp. 115-202), DEMEULENAERE étudie l'évolution du genre viatique pendant la fin du XIX^e siècle. Le critique s'attarde sur les aspects politiques et idéologiques caractérisant le phénomène de la colonisation pour montrer l'influence de ceux-ci sur les nouvelles modalités de voyage et sur leur représentation. L'aventurier solitaire “se décompose en différents types de voyageurs” (p. 124): à côté de l'explorateur, se situent le missionnaire et le touriste, qui “incarnent autant d'aspects d'une culture coloniale englobante” (p. 124). L'analyse des écrits de l'explorateur Pierre Savorgnan DE BRAZZA, du missionnaire Joachim BULÉON et d'Edmond DE MANDAT GRANCEY permet au critique de mettre en évidence cette transformation. Le critique souligne que pendant cette période l'entreprise coloniale nécessite d'une plus grande influence sur l'opinion publique, ce qui entraîne une grande diffusion des récits de voyage dans la presse ou dans les revues spécialisées. L'imaginaire de l'Afrique développé par ces représentations se complète à travers les romans d'aventures, sur l'analyse desquels se clôt ce volet de l'étude: le critique examine *Sang Noir* de l'abbé VIGNERON et *Un capitaine de quinze ans* de Jules VERNE.

La troisième partie, “Les faces multiples du voyageur (1900-1931)” (pp. 203-277), constitue la dernière étape de ce parcours critique. Selon DEMEULENAERE, “la Grande Guerre termine la période d'exploration positiviste et idéologiquement fermée de l'Afrique” (p. 203); néanmoins, le discours hégémonique se renforce de plus en plus pendant que le domaine artistique se nourrit de la notion de ‘primitivisme’ et le milieu scientifique établit l'existence d'une ‘mentalité primitive’ chez les peuples non-civilisés. Le critique aborde les récits de voyage d'un touriste, Paul MORAND, d'un journaliste, Albert LONDRES et d'un savant, Michel LEIRIS, pour questionner leur positionnement par rapport à la colonisation, au champ littéraire, au domaine scientifique. L'analyse montre comment, pendant cette période, se manifeste le désir d'un retour au voyage individuel, qui se décline selon différentes

formes: “si Morand et Londres recherchent des identités extérieures (l'esthète / le journaliste) pour critiquer le tourisme et le colonialisme, Leiris vit et déconstruit de l'intérieur la science et l'aventure” (p. 277).

Dans la “Conclusion générale” (pp. 279-286), l'auteur souligne comment l'analyse scénographique lui a permis de relever la relation entre le positionnement du narrateur, qui subit des changements profonds selon la période prise en examen, et la façon de représenter l'Autre et l'espace qu'il occupe. Le volume se clôt sur l'index et sur la bibliographie.

Jada MICONI

Carmen HUSTI-LABOYE, *La diaspora postcoloniale en France. Différence et diversité*, Limoges, Pulim (“Francophonies”), 2009, 272 pp.

Le présent ouvrage, tiré de la thèse de doctorat de Carmen HUSTI-LABOYE, offre une étude approfondie et détaillée des récits de quelques écrivains africains de la diaspora postcoloniale en France, dans le cadre d'une écriture de plus en plus marquée “par l'apparition de nouvelles thématiques, notamment celle de l'exil [...], par un déplacement de l'attention de l'Afrique vers soi-même et par une intériorisation de l'écriture qui vise désormais une notoriété internationale” (p. 7). L'auteur se focalise en particulier sur quatre œuvres écrites au début des années 2000, sans toutefois se limiter à celles-ci: *La Fabrique de cérémonies* (2001) de Kossi EFOUI, *Femme nue, femme noire* (2003) de Calixthe BEYALA, *Place des fêtes* (2001) de Sami TCHAK et *Le Ventre de l'Atlantique* (2003) de Fatou DIOME.

Après avoir présenté, dans l'ouverture du volume (pp. 7-9), l'objet de son analyse et son corpus, Carmen HUSTI-LABOYE consacre la première partie de son travail à l'encadrement conceptuel de la question qu'elle va aborder.

Le premier chapitre, “Querelles théoriques” (pp. 11-43), concerne en effet “la constitution d'un cadre de questionnement dual, orienté, d'une part, vers la compréhension diachronique du phénomène de la colonisation, du choc culturel et symbolique que celle-ci a provoqué et de l'émergence ultérieure d'une littérature africaine et, d'autre part, vers la compréhension synchronique des phénomènes culturels visibles dans l'espace de l'émergence de l'œuvre littéraire” (p. 12). L'auteur explore, par exemple, la naissance de l'orientalisme et la création coloniale d'une Afrique imaginaire, pour parvenir ensuite à l'affirmation de la littérature africaine, à la diaspora en France, au postcolonialisme et au post-modernisme.

Dans le deuxième chapitre, “L'individu et les mondes” (pp. 45-99), Carmen HUSTI-LABOYE analyse le positionnement

physique et culturel des auteurs africains de la diaspora, dont l'écriture "bouleverse l'horizon d'attente des lecteurs et propose de nouveaux paradigmes dans lesquels l'individualité et la liberté de création sont les enjeux majeurs de l'acte créateur" (p. 45). Son étude se propose donc d'identifier et de décrire les caractéristiques de leur écriture, où "l'individualisme et le désengagement [...] apparaissent comme les constantes de leur positionnement sur la scène littéraire de leur pays d'adoption" (p. 45). Dans son analyse, la réflexion sur l'exil constitue un aspect incontournable, aussi bien que la mise en cause du thème de l'engagement de l'écrivain, "devenu [...] un lieu commun de l'interprétation de la littérature africaine francophone" (p. 66). Carmen HUSTI-LABOYE passe en revue plusieurs exemples littéraires concernant "la modification de la vision des romanciers contemporains quant à la valeur et la place de la création artistique" (p. 78): il s'agit notamment de *Hermiona* (2003) et *Place des fêtes* de Sami TCHAK, *Verre Cassé* (2005) d'Alain MABANCKOU, *La Fabrique de cérémonies* de Kossi EFOUI et *Le Ventre de l'Atlantique* de Fatou DIOME. Dans ce dernier cas uniquement, "l'écriture semble [...] être la seule voie qui permette à l'individu de surmonter les limites de la perception du monde environnant et de négocier une nouvelle position dans l'espace de l'exil" (p. 86). Le chapitre se termine par une dernière partie où l'auteur prend en compte, à travers les récits de son corpus, la réévaluation de la catégorie espace-temps qui est l'une des caractéristiques fondamentales de l'écriture de la diaspora africaine contemporaine.

Le troisième chapitre, "Nouveaux mondes, nouveaux êtres" (pp. 101-206), qui représente la partie la plus vaste du volume, part du constat de la position de marginalisation qui caractérise les écrivains africains de la diaspora "tout d'abord par rapport au monde européen, foyer de l'émergence de l'énonciation, ensuite par rapport à l'univers culturel africain, auquel ils refusent de manière explicite d'adhérer" (p. 101). À travers leurs personnages littéraires et par leurs choix d'écriture, ils tracent de nouveaux trajets identitaires et de nouveaux critères de réception, où "le corps, la folie et le langage deviennent [...] les cibles d'un nouveau type de regard qui joue avec les éléments constitutifs du monde et de l'individualité" (p. 101). Ce long chapitre se partage en trois parties principales: dans la première, Carmen HUSTI-LABOYE se penche sur l'analyse de la marginalité en tant que condition de la littérature africaine, en passant également par l'écriture féminine et par celle de l'errance; dans la deuxième, elle se concentre sur l'importance de la question identitaire et sur le thème du retour, un thème qui "acquiert de nouvelles valeurs et permet à l'individu de mettre au service de la reconquête identitaire les éléments d'une géographie imaginaire et de souligner de cette manière la différence spécifique de son identité au sein de l'altérité environnante" (p. 126); elle étudie enfin, dans la troisième partie, les "stratégies de la 'non-cohérence'" à l'aide desquelles "les écrivains manifestent leur résistance au canon littéraire et à l'inclusion de leurs créations dans un genre ou une catégorie littéraire figée"

(p. 150). À ce propos l'auteur souligne cependant que les stratégies d'écriture sont adoptées de manière différente selon les écrivains: Fatou DIOME choisit, par exemple, une démarche plus cohérente par rapport à Sami TCHAK, Kossi EFOUI, Calixthe BEYALA, Alain MABANCKOU et Abdourahman WABERI. Dans cette dernière partie l'auteur analyse notamment la représentation du corps et de la sexualité, la folie comme stratégie esthétique et le jeu avec les normes langagières.

Dans le quatrième chapitre, "Un nouveau profil littéraire" (pp. 207-250), Carmen HUSTI-LABOYE fait l'hypothèse d'un renouvellement, à partir des années 80, au sein du panorama littéraire des écrivains africains de la diaspora, dont elle décrit les spécificités principales: la déconstruction du monde fictionnel classique, les stratégies de la reconstruction et l'affirmation d'une esthétique postmoderne dans un contexte postcolonial. L'auteur en conclut que "le refus de l'étiquette, la revendication d'une autodéfinition identitaire, l'emploi des mêmes stratégies créatrices, le partage d'une même vision du monde, différente de celle des prédécesseurs et de celle des contemporains, dessinent les limites d'une communauté littéraire autonome, mais qui doit néanmoins être appréhendée comme une unité hétérogène" (p. 249).

Dans la conclusion de l'ouvrage (pp. 251-252), Carmen HUSTI-LABOYE présente les résultats de sa réflexion. L'étude de la littérature de la diaspora subsaharienne en France lui a permis notamment "d'apercevoir comment l'œuvre et l'action, mises en corrélation dans le cadre d'une lecture herméneutique, rendent possible une innovation qui transgresse le déplacement des individus dans le monde en tant que phénomène local, passager et restrictif, pour lui donner une dimension universelle. La diaspora africaine en France ouvre donc une perspective vers une poétique de la relation interculturelle" (p. 252).

Elisabetta BEVILACQUA

Justin K. BISANSWA, *Roman africain contemporain. Fictions sur la fiction de la modernité et du réalisme*, Paris, Honoré Champion, 2009, 221 pp.

L'auteur, dans sa "Présentation" (pp. 9-18), attire l'attention du lecteur sur la nécessité de remettre en question le protocole de lecture traditionnellement adopté par la critique du roman africain francophone. BISANSWA suggère de dépasser la simple lecture réaliste ou documentaire et de récupérer la dimension formelle: "Ainsi, c'est à l'intersection d'une rhétorique et d'une sociologie qu'il conviendra d'interroger l'articulation du contexte de production au discours du roman africain" (p. 18).

Le critique divise son ouvrage en deux grands volets. Le premier ("À travers le prisme du discours critique") se compose de

trois chapitres. Le premier ("Le miroir de l'aventure critique", pp. 21-52) analyse le rapport que le roman africain, traditionnellement ressenti comme production périphérique, établit avec le 'centre' du monde littéraire francophone qui reste Paris. Nonobstant l'actualité de cette vision, le critique entrevoit quelques possibilités de changement: "En analysant la réception critique du roman africain, on peut voir se dessiner peu à peu le profil de textes non traditionnels et par action, en retour, les grandes lignes d'une nouvelle critique" (p. 52). Ensuite, BISANSWA affronte l'analyse de l'œuvre de Sony LABOU TANSI ("Recyclage, détournement et parodie de l'écriture chez Sony Labou Tansi", pp. 53-91) comme un exemple particulièrement significatif de ce rapport dialectique entre le nouvel objet qu'est le roman africain et l'instrument qu'il faut inventer pour l'interpréter correctement. Le critique passe en revue les plus importantes monographies consacrées à l'œuvre de cet écrivain décédé prématurément pour enfin mettre en évidence le rôle proéminent du chronotope. Celui-ci s'avère être non seulement une structure fondamentale de ses fictions, mais aussi un vecteur de leur sens. Enfin, dans le troisième chapitre, BISANSWA affronte le cas de MUDIMBÉ: "Parole et silence chez V. Y. Mudimbé" (pp. 93-118).

La seconde partie ("Énonciation du néant et du possible de l'histoire") se compose elle aussi de trois chapitres. Dans "Discours préfaciel et roman sous tension: je/ici/maintenant" (pp. 121-137), BISANSWA se penche sur les textes liminaires auxquels ont recours les auteurs africains de plus en plus fréquemment à partir des années 70 et 80. Le critique analyse les cas de Sony LABOU TANSI, MUDIMBÉ et LOPES et conclut que la prolifération de cet élément paratextuel est le signe d'une réflexion sur l'écriture qui n'aboutit pas à une position optimiste: "La question [...] est de savoir, tout d'abord, s'il y a lieu de s'énoncer encore dans un roman, si c'est encore possible et, ensuite, de savoir comment il est possible d'énoncer dans un roman" (p. 121).

Dans le deuxième chapitre "L'extase et la fureur. Société figures et spectres" (pp. 139-167) BISANSWA se penche sur la notion de réalisme en littérature pour mettre en évidence, à travers une analyse approfondie, que la littérature africaine n'est pas si réaliste que la critique le dit, vu que sa naissance et son développement se lient, encore plus qu'en Europe, à l'évolution socio-historique du continent. Enfin, dans le troisième chapitre ("Roman et poétique de l'histoire", pp. 169-199) le critique souligne les métamorphoses poétiques, idéologiques et esthétiques qui marquent le roman africain dans son rapport à l'histoire des 50 dernières années: "Il s'agira moins de dire le monde objectif que de donner à voir une conscience en train de percevoir ce monde et retirant de cette relation un savoir existentiel mais non moins pénétrant" (p. 186).

La "Conclusion" (pp. 201-206) dresse le bilan de l'enquête menée au fil du livre, mais ajoute aussi un élément capital pour l'établissement d'un protocole de décodage du roman africain un peu plus correct que celui qu'on a utilisé jusqu'à aujourd'hui. Le critique souligne la composante ironique des romans africains

comme l'un des pivots principaux de cette littérature: "Structurellement polyphonique, l'ironie laisse entendre deux voix contradictoires, celle de l'écrivain [...] et celle de ses adversaires, énonciateurs de théories ou des récits qu'ils ridiculisent" (p. 206).

Une bibliographie sélective (pp. 207-214) conclut et enrichit cet ouvrage qu'on ne peut pas adresser à des débutants des cultures africaines mais plutôt à des spécialistes, vu son approche fortement métacritique.

Gian Luigi DI BERNARDINI

Jean-Paul KWIZERA, "Introduction" à Saverio NAYIGIZIKI, *Mes transes à trente ans (Escapade ruandaise)*, Metz, Université Paul Verlaine – Centre de Recherches "Écritures" ("Littératures des mondes contemporains", Série "Afriques", n. 5), 2009, pp. 5-14

L'Université Paul Verlaine-Metz (actuellement Université de Lorraine), dont la Collection "Littératures des mondes contemporains" a fait souvent l'objet de nos comptes rendus¹, publie une œuvre qui est restée peu connue, tout en constituant un "véritable monument des lettres rwandaises" (p. 5), comme le souligne Jean-Paul KWIZERA dans son "Introduction"; il s'agit de *Mes transes à trente ans* de Saverio NAYIGIZIKI (1915-1984) (dont le nom aurait dû quand même figurer sur la couverture du livre!), une sorte d'"autobiographie rédigée en langue française, vraisemblablement dans les années 1945-1946" (p. 9), publiée en deux versions: l'une, abrégée, sous le titre *Escapade ruandaise*, à Bruxelles en 1950; l'autre, complète, sous le titre *Mes transes à trente ans*, à Astrida en 1955.

Après avoir passé en revue les données fondamentales de la biographie de l'auteur, KWIZERA situe l'ouvrage dans le panorama problématique des productions littéraires au Rwanda à l'époque coloniale, propose des hypothèses pour expliquer la "relative méconnaissance" de cette œuvre et en envisage les caractères fondamentaux: "le déploiement d'une conscience individuelle, la mise en jeu de spéculations religieuses et de tourments moraux, le recours au genre épistolaire et le traitement de l'espace, avec un très étonnant sens de la description et même du paysage" (p. 9).

On comprend dès lors tout l'intérêt d'un tel ouvrage (écrit bien avant la publication de *L'Enfant noir*), où – se distinguant des romans de CAMARA Laye et d'Hamidou KANE – NAYIGIZIKI "a soigneusement évité toute dimension allégorique ou exemplaire" (p. 13) pour ne raconter que l'"histoire particulière d'un homme déchiré [...] qui n'a pas de place dans un système, ou qui n'a pas encore de place, le système où il aurait sa place étant encore à concevoir" (p. 13); c'est dire la modernité de cette œuvre qui "explore les convulsions confuses des mondes urbains et périurbains"

¹ Cf., par exemple, le n. 10 (pp. 211-216; 229-231) et le n. 12 (pp. 241-243; 335-336) de *PontilPonts*.

(p. 14), une modernité donc profondément acquise par le protagoniste, pour qui cependant (à l'encontre d'autres écrivains africains de l'époque) "la modernité n'est pas en Europe, elle est dans le pays lui-même et depuis longtemps" (p. 13).

Liana NISSIM

Lucia CECI (dir.), *Guglielmo Massaja 1809-2009. Percorsi, influenze, strategie missionarie*, Roma, Società Geografica Italiana ONLUS, 2011, 165 pp.

Ce deuxième volume consacré à Guglielmo MASSAJA², publié à l'occasion du bicentenaire de sa naissance, se propose de retracer les éléments utiles à mieux cerner et à mieux comprendre la personnalité et les activités multiples du missionnaire. Comme le souligne Lucia CECI dans son "Introduzione" (pp. V-XII), cet ouvrage poursuit les études visant à divulguer "i contributi offerti alla conoscenza geografica, i tratti specifici e del suo [de MASSAJA] rapporto con l'Islam e con il Cristianesimo etiopico, i legami con il Piemonte sabauda" (p. V). L'auteur met en relief l'importance de l'apostolat du père capucin en Éthiopie, son influence sur la culture européenne entre XIX^e et XX^e siècle, ses rapports avec le Vatican et les enjeux missionnaires et politiques de son époque.

Claude PRUDHOMME dans "L'apostolat de Massaja dans la vision et les stratégies missionnaires de la papauté (années 1840 – années 1880)" (pp. 1-32) analyse la création de la Congrégation Propaganda Fide (par GRÉGOIRE XV en 1622) et les lignes essentielles de la politique de centralisation de la part du Vatican dans la définition d'un système missionnaire catholique en Europe mais aussi en Inde, en Amérique Latine, au Japon et en Chine pendant la deuxième moitié du XIX^e siècle. En ce qui concerne plus précisément l'Afrique, l'auteur souligne que "de la lutte contre l'esclavage à la régénération chrétienne du continent, dont les esclaves noirs sont issus, le lien paraît naturel" (pp. 28, 30); quoique, "observé à l'échelle du monde, le Vicariat apostolique des Galla confié à Mgr Massaja constitue [...] une mission isolée et minuscule" (p. 31), "Léon XIII promeut cardinal ce missionnaire qui passe pour épuisé, l'incite à faire de son expérience une épopée médiatisée grâce au récit de sa vie et en fait une figure emblématique du mouvement missionnaire en Italie" (p. 32).

Stefano CAVALLOTTO, dans "San Giustino De Jacobis primo Vicario Apostolico d'Abissinia" (pp. 33-74), reconnaît la juste valeur du missionnaire Giustino DE JACOBIS, esquisse le tableau de sa biographie et met en relief les qualités de sa mission ("un approccio improntato al dialogo e al rispetto sincero per la cultura autoctona", p. 65), les difficultés et les succès qu'il a rencontrés, jusqu'à sa mort dans la vallée d'Aligadé en 1860.

Lucia CECI montre, dans "L'apostolato africano di Massaja nei disegni missionari di Daniele Comboni e Giuseppe Allama-

² Je signale le compte rendu du premier volume Pierluigi MAGISTRI (dir.), *Guglielmo Massaja 1809-2009. All'Africa attraverso l'Africa*, paru dans *Ponti/Ponts*, n. 11, pp. 239-241.

ni” (pp. 75-97), l’efficacité du modèle missionnaire de MASSAJA, dont COMBONI et ALLAMANI s’inspirent; le premier, fondateur de l’Istituto delle Missioni per la Negrizia (Vérone, 1867) collabore avec le père capucin depuis 1865 et travaille avec lui au *Progetto per la rigenerazione dell’Africa*; ALLAMANI, fondateur de l’Istituto della Consolata (Turin, 1901) étudie l’œuvre de MASSAJA *I miei trentacinque anni di Missione nell’Alta Etiopia*; c’est à partir de cette étude qu’il a pu donner une série d’indications aux missionnaires qui se trouvaient au Kaffa.

Suit l’article “Massaja e la Francia” (pp. 99-123), où Mauro FORNO met en lumière les rapports de collaboration avec les organismes Pontificia Opera della S. Infanzia et l’Œuvre de la Propagation de la Foi; l’auteur rappelle les contacts entre MASSAJA et NAPOLEON III en ce qui concerne la question de l’Islam: alors que le capucin souhaite chercher à contenir l’expansion musulmane sur les rives de la Mer Rouge, l’empereur français décide d’exploiter la présence islamique en tant que charnière entre la tradition africaine et la culture occidentale, dans son dessein de consolider, à travers les missions, le rôle de la France dans les territoires nord-africains. FORNO souligne encore la déception de MASSAJA face à la décision du pape PIE IX de confier aux capucins français la gestion de la mission des Oromos, qui, jusqu’en 1862, avait été gérée par les frères piémontais.

Tommaso CALIÒ étudie les traits romanesques qu’assume la figure historique de MASSAJA dans les œuvres italiennes en prose du début du XX^e siècle (“Guglielmo Massaja nella cultura popolare del Novecento”, pp. 125-165); le frère capucin est tour à tour protagoniste de la littérature missionnaire, héros explorateur et pionnier dans la littérature de l’enfance, personnage principal des Bandes Dessinées “Vittorioso”. L’image de MASSAJA est aussi manipulée par la propagande fasciste qui précède la guerre italienne en Éthiopie. L’article est enrichi de pages illustrées, tirées de diverses publications de l’époque.

Ces études en l’honneur de MASSAJA ont le mérite de restituer une image plus authentique de celui qui fut essentiellement et avant tout un missionnaire sensible à la culture africaine, un homme diplomatique et habile dans ses contacts nationaux et internationaux, dans ses rapports avec le Vatican et avec les chefs d’État étrangers.

Francesca PARABOSCHI

Newsletter of African Studies at Bayreuth University, vol. XI, 2011.

Nous sommes heureux de signaler le numéro XI de la *Newsletter de l’Université de Bayreuth* qui rappelle les nouveautés de l’institut d’Études Africaines: en particulier, nous avons le plaisir

de rappeler le symposium annuel “About Tomorrow: trend-Setting Africa” (11 novembre; pp. 2-6), la conférence internationale “Representation and Memorialisation of Violence in Africa in Art, Literature and Anthropology” (14-16 juillet; pp. 12-13), les activités et les échanges entre les journalistes du *Spiegel* et ceux de la Bayreuth International Graduate School of African Studies (BIGSAS) (pp. 14-15), le Festival africain et de la diaspora africaine (24-26 mai; pp. 16-17), la visite de Madjiguène Cissé (22 novembre; p. 21), le vingt-quatrième Swahili Colloquium (3-5 juin; p. 46), Cinema Africa (6-12 novembre; p. 48), le huitième German-Moroccan Symposium (11-12 avril; pp. 54-55).

Francesca PARABOSCHI

Isaac BAZIÉ, Hans-Jürgen LÜSEBRINK (dir.), *Violences postcoloniales. Représentations littéraires et perceptions médiatiques*, Berlin, LIT (“Littératures et cultures francophones hors d'Europe”), 2011, 326 pp.

L'avant-propos “Violences post-coloniales: des faits à leurs médiatisations”, d'Isaac BAZIÉ et Hans-Jürgen LÜSEBRINK (pp. 1-11), pose d'entrée les problématiques principales de ce volume: la post-colonisation et les phénomènes de violence qui lui sont associés; les médias et le rôle majeur qu'ils jouent pour revigorer cette violence (la radio) ou bien pour l'estomper et la représenter (la littérature). Les riches et nombreux articles qui suivent se concentrent sur la représentation des violences qui ont eu lieu dans les cinquante dernières années en Afrique (avec une attention particulière pour le génocide rwandais); il y a quelques articles concernant les Caraïbes et le Maghreb pour lesquels je renvoie aux sections qui leur sont consacrées. Le volume se divise en deux parties, “Représentations littéraires” et “Perceptions médiatiques et linguistiques”.

L'article d'ouverture de la première section, “Violences postcoloniales: enjeux de la représentation et défis de la lecture” d'Isaac BAZIÉ (pp. 15-28), propose une réflexion générale sur les rapports entre l'écriture de la violence en Afrique et celle de l'Holocauste, en se penchant en particulier sur *L'ainé des orphelins* de Tierno MONENEMBO. Susanne GEHRMANN, dans “La violence du quotidien dans *Mossane* de Safi Faye et *Le ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome” (pp. 29-47), applique le concept de ‘violence structurelle’ proposé par Johan GALTUNG³ aux productions de deux artistes sénégalaises, la romancière Fatou DIOME et la cinéaste Safi FAYE. Si “de prime abord, le film et le roman emploient des modes de narration très différents, [...] ces deux textes ont plus de points en commun que ce que l'on peut croire à première vue” (p. 32), en particulier la violence quotidienne qui est faite sur le corps des jeunes filles. “Se guérir de la violence coloniale? Jean Ikellé-Matiba

³ Johan GALTUNG, *Strukturelle Gewalt. Beiträge zur Friedens- und Konfliktforschung*, Reinbek bei Hamburg, Rororo, 1975.

et René Philombe face aux colonialismes allemand et français au Cameroun” d’Albert GOUAFFO (pp. 49-63) s’appuie sur la lecture psychanalytique de Frantz FANON pour “analyse[r] les effets de la violence coloniale dans la perspective du colonisé” (pp. 49-50). À travers l’étude des romans *Cette Afrique-là* de Jean IKELLÉ-MATIBA et *Un sorcier blanc à Zangali* de René PHILOMBE, GOUAFFO propose trois “stratégies de guérison du moi malade du colonialisme et de ses effets quotidiens” (p. 57).

L’article suivant (“De l’inusable imagerie du *Cœur de ténèbres* et de sa résurgence dans quelques représentations du génocide au Rwanda”, de Pierre HALEN, pp. 65-87), particulièrement riche en suggestions critiques, s’ouvre avec la présentation de quatre différentes typologies d’exotisme: de leur articulation résultent des contradictions inconciliables dans la représentation des espaces ‘autres’, et le célèbre roman de CONRAD en est l’illustration. Néanmoins, les “problèmes d’interférence” (p. 69) entre ces quatre registres resurgissent lorsqu’on observe la représentation médiatique et littéraire des faits qui ont eu lieu au Rwanda en 1994: HALEN en analyse plusieurs occurrences dans les très nombreux ouvrages consacrés à ces événements.

Dirk NAGUSCHEWSKI, dans “Explorations du corps violé. Les aventures ambiguës d’Alain Gomis et Cheikh Hamidou Kane” (pp. 111-129), propose un parallèle entre le célèbre roman d’Hamidou KANE et le film *Afrance* d’Alain GOMIS (2000), qui en reprend plusieurs points: en particulier NAGUSCHEWSKI remarque les effets de la postcolonisation sur le corps même de ses victimes. L’article de Véronique PORRA “Y a-t-il une spécificité africaine dans la représentation romanesque de la violence génocidaire?” (pp. 145-163) se concentre sur les romans qui ont vu le jour grâce au projet “Écrire par devoir de mémoire”, en particulier *La Phalène des Collines* de Koulsy LAMKO et *L’ainé des orphelins* de Tierno MONENEMBO; PORRA analyse plus spécifiquement le rapport de ces textes à la mémoire. Tout en reconnaissant l’implication des auteurs dans le projet, elle considère que “le recours au romanesque [...] n’est assurément pas la forme littéraire et artistique la plus adaptée pour une réception par le public rwandais” (p. 161): pourtant, le critique n’explique pas quelle serait cette forme, et pourquoi.

La seconde partie du volume se concentre davantage sur les rapports entre violence postcoloniale et média à large diffusion, tels la radio et la musique. Alain Cyr PANGOP KAMENI, dans “Perception médiatique des guerres civiles en Afrique: le cas de la radio” (pp. 167-188) propose une analyse du rôle des radios – étatiques, privées et internationales – dans plusieurs pays africains, en montrant qu’“il existe une relation manifeste entre l’accès à l’information (ou plutôt l’absence d’accès à l’information) et la guerre civile. La liberté d’exprimer des opinions, de remettre en question les décisions du gouvernement [...] sont autant d’éléments indispensables de la démocratie qui permettent d’éviter la guerre” (p. 186). “Témoigner des violences génocidaires: les enjeux ‘des livres de voix’”. L’entreprise littéraire du journaliste Jean Hatzfeld” d’Audrey ALVES (pp. 189-201) étudie le cas du reporter de guerre

HATZFELD, qui a recueilli et publié dans deux livres (*Dans le nu de la vie* et *Une saison de machettes*) les témoignages des victimes et des bourreaux du génocide rwandais; ALVES analyse les raisons du succès de ces ouvrages et souligne en même temps les ambitions proprement littéraires de Jean HATZFELD. L'essai suivant, "La radio de la haine et la mobilisation des masses par la production médiatique de la peur au Rwanda en 1994" de Karen KRÜGER (pp. 203-226), revient à la thématique radiophonique pour proposer une étude détaillée du rôle de Radio Rwanda et surtout de Radio Télévision Libre des Mille Collines dans le génocide rwandais: KRÜGER montre comment celles-ci attribuaient méthodiquement aux tutsi les atrocités commises par les hutu: ces "accusations en miroir" avaient pour finalité d'exciter un sentiment de peur et d'insécurité chez les hutu et les pousser ainsi au massacre de tutsi.

Bernard MULO FARENKIA étudie dans son article la "Violence verbale en contexte pluriethnique: le cas du Cameroun" (pp. 273-298): après une présentation du cadre sociolinguistique et politico-ethnique du pays, il analyse comment les différentes ethnies et groupes sociaux ont recours à des qualifications déshumanisantes, des néologismes, des jeux de mots ou à d'autres formes d'élaboration linguistique pour insulter et exclure les autres groupes. Dans "Ça va faire mal" – Le 'Singing back' du reggae francophone africain" (pp. 299-313), Thorsten SCHÜLLER part du constat que deux des "traits postcoloniaux" (p. 301) qui caractérisaient la littérature francophone des origines, à savoir l'engagement et l'appel à un large public, ont été repris par le reggae. À travers l'étude des textes d'Alpha BLONDY et de Tiken JAH FAKOLY l'auteur remarque pourtant "les messages simplistes, le manque d'argumentation et le caractère suggestif" (p. 311) de cette production, qui risque de glisser dans la démagogie et de "dénonce[r] la violence par des appels lancés à la violence" (p. 311).

Maria Benedetta COLLINI

Bernard MOURALIS, *Littératures africaines et Antiquité*, Paris, Champion ("Unichamp-Essentiel"), 2011, 220 pp.

Titre étonnant, celui choisi pour cet ouvrage par le grand africaniste Bernard MOURALIS, qui pourtant s'explique dès le sous-titre: "Redire le face-à-face de l'Afrique et de l'Occident".

Par ailleurs, l'auteur même reconnaît, dans son "Introduction", qu'établir "des relations entre les littératures africaines et l'Antiquité grecque et romaine peut apparaître comme une entreprise hasardeuse" (p. 11); pourtant celle que l'auteur définit comme la 'bibliothèque antique' des écrivains africains s'avère considérable et les enjeux impliqués dans leurs usages et dans leurs évaluations des textes de l'Antiquité sont d'une très grande importance et d'un intérêt remarquable.

Le premier chapitre établit les contours et les contenus de la bibliothèque antique en partant d'un corpus d'auteurs africains assez vaste pour "mettre en évidence quelques lignes de force significatives" (p. 20), dont le dialogue interculturel qui s'établit en approfondissant des cultures étrangères (contrairement à ce que pensent certains critiques qui voient dans la référence à l'Antiquité "la marque d'une forme d'aliénation culturelle", p. 36).

Dans les chapitres suivants MOURALIS se propose de "cerner les différents usages que les écrivains africains font des textes antiques" (p. 45), en commençant par les usages rhétoriques et esthétiques, étudiés dans le deuxième chapitre, où le critique examine en détail les emplois des textes de l'Antiquité de la part de quelques auteurs importants.

Il considère en premier lieu la citation chez René MARAN, qui peut également souligner la gravité du propos, aider à l'expression du moi profond de l'écrivain, renvoyer à "la philosophie stoïcienne, à travers la figure de Marc Aurèle" (p. 51). MOURALIS s'arrête ensuite sur la figure de SENGHOR ("un des écrivains africains qui pratique le plus la citation empruntée aux textes de l'Antiquité", p. 52) et sur son double corpus: les textes des auteurs d'une part, la langue latine d'autre part, "envisagée en tant que système et dont il [SENGHOR] tire un certain nombre d'effets rhétoriques" (p. 52); quant aux citations des textes littéraires, il s'agit d'un travail "omniprésent chez Senghor" (p. 57), qui témoigne (par exemple avec la poésie bucolique) d'un "type d'équivalence entre monde africain et monde antique" (p. 60); mais en même temps il sert à mettre en lumière la violence de l'histoire ainsi que "la résistance de l'Afrique à l'Occident, hier comme aujourd'hui" (p. 62); surtout, SENGHOR est capable "de faire sentir au lecteur que la référence n'a jamais un caractère obligé [...], [qu'elle] exprime [...] un choix personnel" (p. 63), en manifestant envers ce corpus "une certaine distance" (p. 63).

Le grand romancier camerounais Mongo BETI se réfère lui-aussi fréquemment au corpus de la littérature de l'Antiquité, même s'il "pratique moins la citation textuelle [...] que la référence à un texte, une thématique ou une problématique de l'Antiquité" (p. 65); le critique souligne aussi "la prégnance de la rhétorique classique" (p. 69) dans les romans, surtout *Le pauvre Christ de Bomba* et *Le roi miraculé*.

MOURALIS relève enfin l'usage esthétique de la bibliothèque antique, surtout "dans la façon dont tel ou tel écrivain est amené à définir ses propres conceptions littéraires" (p. 72, en analysant le cas de SENGHOR et du Nigérian Wole SOYINKA).

Le troisième chapitre est consacré aux usages historiques de la bibliothèque antique, "visant à définir la place de l'Afrique dans l'histoire" (p. 81). MOURALIS y examine trois cas symptomatiques, celui de Cheikh Anta DIOP en premier lieu et de sa célèbre théorie sur l'Égypte antique, pour laquelle il a utilisé "les témoignages donnés par les écrivains de l'Antiquité et qui prouvent que les Égyptiens étaient des noirs" (p. 86), ainsi que les témoignages "sur tout ce que la Grèce doit à la civilisation égyptienne" (p. 89),

une influence que la science occidentale a refusé d'admettre.

Le deuxième cas est celui de SENGHOR (dont la réflexion “prend souvent une dimension historique”, p. 100), qui revendique à son tour les liens avec l'Égypte antique (malgré l'opposition notoire entre lui et Cheikh Anta DIOP), tout en s'occupant plutôt des civilisations négro-africaines d'une part et d'autre part de “la nécessité d'inclure dans [la] formation [des jeunes Africains] la connaissance des humanités grecques et romaines” (p. 108), selon sa thèse de complémentarité.

Le troisième auteur pris en considération est le Congolais V.-Y. MUDIMBE, dont les ouvrages sont riches en références aux textes antiques, dans le but “de mettre en évidence comment l'esprit critique dans un certain nombre de domaines [...] a rendu possible une organisation de la cité et une vision du monde rationnelles” (p. 111), tout en s'intéressant à “la relation que les Grecs et les Romains ont entretenue avec le monde africain” (p. 112) et en approfondissant “la production intellectuelle de l'Afrique du III^e et IV^e siècle et le rôle joué par celle-ci dans le développement de la doctrine chrétienne” (p. 113).

Dans le chapitre suivant MOURALIS s'interroge sur les usages philosophiques de la bibliothèque antique, en focalisant son attention sur *La philosophie bantoue* (1949) du missionnaire belge Placide TEMPELS, les rapports de cette œuvre avec PLATON et le néologisme ‘ethnophilosophie’ qui lui est attribué, puis sur les ouvrages d'Alexis KAGAME qui, tout en partant de la pensée de TEMPELS, assume une “attitude [...] plus complexe et diversifiée que celle de Tempels” (pp. 123-124), en ayant volontiers recours à ARISTOTE et en établissant “une équivalence entre catégories de la langue et catégories de la pensée” (p. 128); il s'agit d'une orientation de laquelle prend ses distances le philosophe béninois Paulin J. HOUNTONDI, pour qui KANT et HUSSERL sont les “références essentielles dans la réflexion qu'il a menée sur la science et les conditions de sa possibilité en Afrique” (p. 130).

MOURALIS examine ensuite le savoir sur l'Afrique auquel se sont trouvés confrontés les écrivains africains, en évoquant les critiques de Mongo BETI sur “ce qu'il appelle l'ethnologisme” (p. 131) et sur la mise en discussion de la perspective ethnologique de la part d'auteurs comme V.-Y. MUDIMBE et Cheikh Anta DIOP.

Encore, MOURALIS aborde les éléments que la bibliothèque antique a pu fournir aux écrivains africains “pour cerner la question du politique” (p. 145); on retrouve encore MUDIMBE, ses opinions sur la pensée de SENGHOR et sa “réflexion concernant la nature du pouvoir politique [...] [qui] est aussi, et constamment, comédie, mise en scène, théâtralisation” (p. 149); on évoque ensuite les démarches de Saliou NDIAYE, Pap NDIAYE, Djibril AGNE, Pierre NZINZI, Mpinga Tshibey KALOMBO...

Le dernier chapitre, “Intersections”, étudie “le processus de rapprochement qui n'est pas nécessairement voulu ou souhaité” par les écrivains (p. 165); donc si l'intertextualité (analysée jusqu'à maintenant) “est le fait de l'écrivain [...], l'intersection est le fait du critique ou de l'historien” (p. 165). C'est l'occasion pour

MOURALIS de parcourir l'histoire des études conduisant au comparatisme et notamment à "l'interpénétration des études antiques et de l'anthropologie" (p. 173) (*Anthropology and the Classics*, selon la formule britannique), un domaine de recherche auquel les savants africains participent activement, "en y apportant des ordres de préoccupations qui peuvent être nouveaux" (p. 177).

Enfin, le critique passe en revue les éléments que l'étude de l'Antiquité grecque et latine offre à la réflexion des chercheurs dans le domaine des humanités africaines, en premier lieu "la question de la colonisation qui est un processus [...] omniprésent pour les civilisations de l'Antiquité" (p. 178), dont MOURALIS relève les points communs et les différences avec les empires coloniaux créés par les pays européens; il s'arrête ensuite sur "le phénomène du bilinguisme latin et grec qui caractérise le monde romain" (p. 185) et, pour finir, sur "la façon dont de nombreux auteurs de l'Antiquité ont défini leur rapport à l'Autre" (p. 189), et plus particulièrement sur "la question du primitivisme qui consiste à affirmer la supériorité de certains peuples 'barbares' sur la civilisation grecque ou romaine" (p. 189), sur les considérations concernant l'écriture et l'éventuel primat de l'oral.

Si l'ouvrage de MOURALIS semble se proposer comme la conciliation entre deux passions de l'auteur (les cultures de l'Antiquité / les cultures africaines), il offre cependant un bagage d'informations et d'approfondissements très enrichissant pour tout lecteur intéressé à l'Afrique et à ses liens avec la culture occidentale.

Liana NISSIM

Justin K. BISANSWA, Kasereka KAVWAHIREHI (dir.), *Dire le social dans le roman francophone contemporain*, Paris, Honoré Champion ("Colloques, congrès et conférences sur la Littérature comparée"), 2011, 601 pp.

Dans la "Préface" au volume, ("À propos d'une véritable originalité des littératures africaines francophones, aujourd'hui", pp. 7-11), Jean BESSIÈRE, directeur de la collection dans laquelle figure cet ouvrage collectif, affirme que la spécificité du réalisme de la littérature africaine francophone réside dans sa "radicale extériorité" (p. 9) qui rend compte de la complexité de la réalité des sociétés africaines.

Bien que le volume soit spécialement consacré au roman francophone africain, il comprend des interventions qui ne concernent pas le domaine de l'Afrique noire. Je renvoie donc aux autres rubriques pour la présentation des articles qui les concernent.

L'introduction, "Le roman francophone et l'énonciation du social" (pp. 13-30) de Justin K. BISANSWA et Kasereka KAVWAHIREHI, présente la question du social dans le roman francophone. Les auteurs se démarquent de la classique périodisation de la critique

africaniste en proposant une lecture de l'engagement comme témoignage de l'expérience collective, mais dans la singularité des parcours individuels. On souligne la présence presque innée, chez les romanciers africains, d'un sens aigu du social qui s'accompagne d'une aptitude particulière à représenter la contingence du réel dans le maintien de sa complexité, bien que selon des stratégies romanesques variées. Le roman francophone devient ainsi un "vaste duplicata métonymique de l'univers" (p. 21) et joue un rôle important dans le "déchiffrement de la société" (p. 30).

La première partie du volume, intitulée "L'histoire en morceaux", s'ouvre sur une réflexion concernant la question de l'auteur. Dans "Comment peut-on être auteur? De la création dans un contexte de tradition orale en Afrique subsaharienne" (pp. 33-52), Mamadou DIAWARA, historien et anthropologue, retrace tout d'abord la fonction de l'auteur en Occident, pour ensuite relever l'importance de la référence à la source originelle des chants et des contes de la Tradition orale, dans le monde Mandé en particulier. Le critique met en lumière l'évolution de la figure du griot pendant l'époque postcoloniale et la conservation de la pratique de la référence au maître chez les artistes du panorama musical contemporain au Mali pour éviter, entre autres, les accusations de plagiat: contrairement à sa valeur originelle d'acte, dans le monde contemporain la parole devient un bien, une marchandise. Dans "Écriture et sens du social: les romanciers francophones actuels sont-ils des romanciers du réel?" (pp. 52-86), Papa Samba DIOP propose un approfondissement sur les auteurs africains de la nouvelle génération, créateurs d'"un art moderne rompant avec la mélodie des discours identitaires" (p. 55). Le critique offre un aperçu des tendances d'écriture chez les romanciers résidents et chez les auteurs migrants: si les premiers puisent leurs sujets dans le réel culturel et politique qui les entoure, les romanciers de "la nouvelle littérature de l'hybridité" (p. 65) n'entretiennent plus un rapport privilégié avec leur pays d'origine. La distanciation de ces derniers, parfois véhiculée par le procédé de l'humour, n'est pas forcément synonyme de perte du sens du social, mais se constitue comme un élargissement de perspectives, étant donné que les romanciers contemporains "ont désormais le vaste monde comme espace de leurs écrits" (p. 82). Josias SEMUJANGA est l'auteur de la contribution "Les méandres de l'histoire et de la fiction dans le roman africain" (pp. 87-110) où le critique s'interroge sur les divergences entre fiction et histoire. À travers l'analyse de *Dogui-cimi* de Paul HAZOUMÉ, de *Chaka, une épopée bantoue* de Thomas MOFOLO et de *Le devoir de violence* de Yambo OUOLOGUEM, SEMUJANGA met en lumière comment le traitement romanesque de l'histoire amène le lecteur à trouver des contacts inattendus entre passé et présent et lui révèle en même temps l'impossibilité d'une seule version officielle de la réalité historique africaine. Autour de la problématique historique pivote aussi l'article "Henri Loppes: comment écrire cette (h)Histoire?" (pp. 111-128) d'Elisabeth MUDIMBE-BOYI. Après avoir annoncé la présence des thèmes de la "racialisation de l'espace" (p. 112) et du métissage biologique, le

critique s'attache à illustrer les techniques utilisées par le romancier afin d'introduire des références à la société coloniale dans le tissu narratif de *Le lys et le flamboyant*. Dans ce roman de LOPÈS, "le recours à la multiplicité comme dispositif narratif dominant indique une rupture d'avec une certaine conception monolithique de l'identité aussi bien que d'une histoire universelle" (p. 124).

L'étude de Sada NIANG, "De la violence et des espaces carcéraux dans *Sia, le rêve du python* de Dany Kouyaté, *Guimba, un tyran, une époque* de Cheikh Oumar Sissokho et *Pourquoi?* de Sokhna Amar" (pp. 129-147), traite de la présence des motifs de la violence selon ses différentes déclinaisons, de la figure négative du griot et de l'espace carcéral dans trois films de la troisième génération de cinéastes africains francophones. Malgré les nombreuses allusions à quelques romanciers incontournables de la littérature africaine, tels que Ahmadou KOUROUMA, Sony LABOU TANSI, CAMARA Laye et Tierno MONÉNEMBO, on est légèrement dépaycé en se retrouvant plongé dans le domaine cinématographique pendant la lecture d'un volume consacré à la production romanesque.

L'œuvre d'Ahmadou KOUROUMA est au centre de trois études. Dans le premier, "Ahmadou Kourouma: subjectivation, allégorisation – perspectives critiques et réalisme métaphorique" (pp. 205-220), Jean BESSIÈRE analyse la double figuration du héros dans les romans de l'écrivain ivoirien: il est en même temps sujet particulier, marqué par l'adhérence à une norme religieuse ou culturelle spécifique, et sujet individuel sur le chemin de sa propre réalisation personnelle; "cette présentation de la subjectivation est allégorisée" (p. 206) et permet au romancier de symboliser l'actualité, quel que soit le cadre historique de la narration. L'attention est ensuite portée à la mise en place de ce que le critique définit "un réalisme métaphorique" (p. 211) qui fonde l'originalité idéologique et esthétique de cet auteur. Dans "Réalité et fiction dans les œuvres de A. Kourouma et de D. Chraïbi" (pp. 221-234) de Nadra LAJRI, le romancier ivoirien est rapproché à l'écrivain marocain Driss CHRAÏBI pour leur commune conception de "l'engagement de l'auteur [qui] devrait s'inscrire dans le dépassement des contingences politiques, culturelles et sociales, dans une constante quête de liberté" (p. 233) et pour le recours similaire au jeu d'ambivalences entre fiction et réalité. La troisième étude consacrée à KOUROUMA, "Voyance et sorcellerie chez Ahmadou Kourouma: un trompe-l'œil?" (pp. 235-250), aborde la question de la divination et des pratiques magiques dans son œuvre, en particulier dans *Les soleils des indépendances* et dans *Monné, outrages et défis*. Jean OUÉDRAOGO souligne l'importance du recours à la sorcellerie dans la quête du héros, tout en relevant un traitement parodique du thème: "l'œuvre romanesque de Kourouma fait un extravagant étalage de la magie, de la voyance et de la sorcellerie, mais aussi de leur échec" (p. 249).

Dans la contribution qui suit, "Note sur la mission sociale de l'évolué dans *Chemin d'Europe* de Ferdinand Oyono, *Mission terminée* de Mongo Beti" (pp. 251-274), Cilas KEMEDJIO réfléchit sur le rapport entre l'écriture et le projet social qu'elle poursuit: "la

parade du savoir” (p. 273) repose sur “une fétichisation du prestige de la lettre coloniale” (p. 273), qui doit pourtant être subvertie pour “neutraliser la dimension normative et disciplinaire inscrite dans l’écriture conquérante” (p. 251). Un autre article porte sur l’œuvre de Mongo BETI: il s’agit de “Le roman de Mongo Beti: projet d’écriture, projet de société” (pp. 275-292) de Philippe BASABOSE. Dans cette étude, le critique s’attache à montrer comment dans l’œuvre du romancier camerounais la critique de la société se fait “cri dénonciateur” (p. 290), mais indique aussi une possible voie vers le changement social.

Anne-Marie MIRAGLIA, pour sa part, explore, dans “Des rêves *made in France* dans le *Ventre de l’Atlantique*”, (pp. 293-302), la question du mirage français chez les jeunes sénégalais dans le roman de Fatou DIOME, en relevant la mise en place d’un discours “contre les mensonges racontés sur l’exil et les images trompeuses du petit écran” (p. 301). Dans “Les romans de Léonora Miano: une écriture de la complexité sociale dans une Afrique en mal d’elle-même” (pp. 303-318), Marie-Rose ABOMO-MAURIN illustre comment, dans le diptyque *L’intérieur de la nuit* et *Contours du jour qui vient*, la dénonciation des maux de la société camerounaise est véhiculée par l’unité de lieu, la continuité des personnages et la polyphonie énonciative. La contribution de Sim KILOSHO KABALE, “*Verre Cassé*, un véritable puzzle de l’écriture et de la société africaine” (pp. 319-332), décrit les choix stylistiques effectués par Alain MABANCKOU dans son célèbre roman: “la prolifération des citations, le mélange des genres et la variété des thèmes” (p. 331) donne au texte les caractéristiques du puzzle et entraîne le lecteur dans un véritable jeu de décodage. L’article suivant, “L’esthétisation des tragédies sociales dans *La mémoire amputée* de Were Were Liking” (pp. 333-346) d’Alice-Delphine TANG, montre comment ce roman, qu’elle définit autobiographique, relate non seulement les expériences vécues par l’auteur, mais aussi des événements historiques qui se sont déroulés pendant son enfance au Cameroun.

Les contributions de la seconde partie abordent le thème de la “Dialectique de l’écriture”. La section s’ouvre sur l’étude de Justin K. BISANSWA, intitulée “La fureur de la rumeur sociale et le bruit du langage dans *Rue Félix-Faure* de Ken Bugul” (pp. 349-368), qui analyse la structuration formelle du roman de Ken BUGUL pour souligner, entre autres, le rôle joué par l’allégorie, par les mises en abymes et par les métonymies dans la narration. Dans cet article très riche en réflexions stimulantes, le critique observe que ce texte est “une sorte de condensé de toutes les contradictions de l’histoire de la décolonisation africaine” (p. 350). Kasereka KAVWA-HIREHI élabore sa réflexion sur le lien que l’art entretient avec le social à partir de l’écriture de Georges NGAL, dans “Entre ‘mondanité’ et autonomie monadologique: *Gianbatista Viko* et *L’errance* de Georges Ngal” (pp. 383-398). Elle explore “l’attitude que ces deux récits adoptent par rapport à la réalité ou, plus précisément, au moment historique où ils ont émergé, dominé qu’il était par ce qu’on a appelé ‘la révolution culturelle’ prônée par l’authenticité” (p. 384). Dans “Autobiographie et satire: deux discours aux

confins du réel et de l'imaginaire" (pp. 399-408), Mireille NNANGA étudie *La petite fille du réverbère* de Calixthe BEYALA et *Le ventre de l'Atlantique* de Fatou DIOME à l'aide de la biographie des auteurs et en considérant le contexte social dont elles sont issues. Le critique questionne le poids de l'apport autobiographique dans le tissu narratif pour mettre en évidence que celui-ci n'est qu'"un prétexte pour décrire les travers de la société" (p. 400).

L'étude de Kasongo K. KAPANGA ("Une nouvelle voix narrative à la recherche de son 'moi'", pp. 409-418) réfléchit sur le renouvellement des instances narratives survenu dans les dix dernières années chez quelques romanciers africains tels qu'Ahmadou KOUROUMA, Emmanuel DONGALA, Tierno MONENEMBO et Alain MABANCKOU. Comme le souligne le critique, dans certains de leurs récits, le narrateur est un personnage ordinaire, issu du peuple, parfois même aux marges de la société, qui prend la parole pour montrer la réalité qui l'entoure en transgressant les règles linguistiques. Cette "réappropriation du *logos*" (p. 409) s'inscrit dans "un effort de définir son altérité et de saisir l'occasion d'assumer le présent dans sa complexité, sa beauté et sa laideur" (p. 416), constituant selon KAPANGA "un acte de désaliénation" (p. 416). La figure du narrateur est encore au centre de la contribution proposée par Sélom GBANOU, intitulée "L'écrivain et son 'double'. *Verre Cassé* et les mises en scène de l'auteur" (pp. 419-432). Après avoir relevé la récurrence de la mise en scène romanesque de la figure de l'écrivain, le critique propose le roman d'Alain MABANCKOU comme "paradigme à l'étude de cette épistémologie du savoir sur le statut d'auteur qui travaille la littérature francophone de ces dernières décennies" (p. 421). Mbaye DIOUF ("Le *même* dans les *autres*. L'esthétique de la dissolution dans les romans d'Aminata Sow Fall", pp. 443-456) se penche sur l'œuvre d'Aminata SOW FALL dans un article pivotant autour du parcours dynamique de redéfinition identitaire de l'homme africain, qui devient "recomposition permanente, passage, réajustement" (p. 448). Le critique met en relief les modalités narratives engendrant "une interrogation littéraire de la modernité" (p. 454).

L'article de Jean-Christophe L. A. KASENDE ("L'ironie comme modalité de représentation du social dans l'univers romanesque de V.-Y. Mudimbe", pp. 457-474) illustre comment chez Valentin-Yves MUDIMBE la représentation de l'univers social "passe par une série de récusations des modèles sociaux hégémoniques" (p. 458) grâce au recours aux procédés de l'ironie. La réflexion, élaborée à partir des théories linguistiques de PEIRCE, suit deux axes principaux d'analyse: "la structure sémantique du discours social comme normativité et l'énonciation littéraire comme structure pragmatique" (p. 458). La contribution suivante, intitulée "La parodie dans le roman francophone subsaharien: le cas de *Le cercle des tropiques* d'Alioum Fantouré" (pp. 475-492), porte sur un procédé littéraire contigu à celui de l'ironie: dans cette étude sur le roman de FANTOURÉ, Léontine GUEYES-TROH s'interroge "[sur] le fonctionnement de la parodie dans l'espace textuel, [sur] le texte qui lui sert de toile de fond, [sur] les sens qui en découlent" (p.

476). Elle relève les motifs tournés en dérision chez le romancier, la source d'inspiration ou le "modèle caché" (p. 485) de celui-ci, pour ensuite mettre en lumière les finalités poursuivies à travers le recours à cette stratégie de représentation de la réalité.

Le dernier article qui nous concerne est rédigé par Louis Martin ONGUENE ESSONO. "L'univers linguistique du romancier africain entre créativité et révolte: analyse de l'écriture du roman camerounais francophone" (pp. 521-544) pivote autour de la question de la langue d'écriture: le critique met en évidence que, chez les auteurs camerounais, la manipulation du français, entraînée par le phénomène de l'appropriation, est "fondée soit sur la révolte et la subversion, soit sur un réel dynamisme linguistique, soit encore sur la variation imposée par différentes formes de français basilectal, susceptible de rendre incompréhensible le français, objet d'une probable dialectisation" (p. 521).

La seconde section se conclut avec une très stimulante réflexion de Bernard MOURALIS, sur son propre parcours de critique ("Postface. Regards sur un parcours", pp. 561-589). Un index des noms cités clôt le volume.

Jada MICONI

Pierre DUMONT, Corinne MENCÉ-CASTER, Raphaël CONFIAINT (dir.), "Senghoriana: éloge à l'un des pères de la négritude", *Archipélies*, n. 2, 2011

Ce numéro de la revue *Archipélies* réunit "[les] communications présentées lors du colloque Senghoriana qui s'est tenu à l'Université des Antilles et de la Guyane [...] en novembre 2007" (p. 11). Le dossier sur SENGHOR se divise en deux sections thématiques: "Autour de l'œuvre" (pp. 13-126) et "Autour de l'homme" (pp. 127-170); trouvent ensuite leur place une section consacrée aux "Hors dossier" (pp. 171-216) et des "Notes de lecture" (pp. 217-222). Je vais proposer ci-dessous le compte rendu des études concernant Léopold Sédar SENGHOR et je renvoie à la section "Francophonie des Caraïbes" pour la présentation des articles hors dossier.

La première section s'ouvre par une contribution de Pierre DUMONT, "Senghor, pédagogue et didacticien" (pp. 15-21), dans laquelle le linguiste poursuit son "dialogue jamais interrompu" (p. 15) avec SENGHOR au sujet de la convergence des langues dans l'espace francophone et des principes pédagogiques qui prônent "le recours [au] bilinguisme pour assurer le développement du sujet" (p. 17).

Christian VALANTIN, dans "Léopold Sédar Senghor: le poète, l'écrivain et le politique ou Senghor l'Africain" (pp. 23-48), trace un portrait du poète-président tout en soulignant les liens entre négritude, humanisme et action politique. Ayant décrit la réali-

té de métissage culturel et religieux qui caractérise le 'Royaume d'enfance', l'ancien directeur de cabinet du président focalise son attention sur l'origine et sur le développement de la théorie de la négritude qui vise à "démontrer la réalité de la civilisation négro-africaine" (p. 29) et "[s'ouvre postérieurement] aux cultures du monde, et d'abord à la culture française" (p. 31). C'est la même vision du monde, explique VALANTIN, qui distingue l'engagement politique de SENGHOR (désir de création d'une République fédérale française, opposition à la balkanisation, oui au referendum de 1958), qui le pousse à "conjuguer [...] étroitement socialisme africain et foi religieuse" (p. 39) et, ensuite, à dépasser les tensions entre les différentes civilisations. Pour finir, VALANTIN montre comment cela se traduit sur le plan de l'action (réorganisation administrative-territoriale du Sénégal, primauté accordée à l'homme en tant que citoyen, organisation de la francophonie).

Dans "Modernité de la poétique senghorienne" (pp. 49-56), Lionel-Édouard MARTIN approche la poésie de SENGHOR selon une perspective "purement poétique" (p. 49) et constate que "la modernité et l'actualité poétiques de Senghor apparaissent en effet au moment où Senghor théorise sa / la poésie, et s'affranchit [...] des modèles occidentaux prégnants" (p. 52), c'est-à-dire depuis la publication d'*Éthiopiennes* et au cours de la production suivante. La modernité de la poétique senghorienne réside donc dans le "dialogue constant entre pensée et réalisation poétique" (p. 56).

Jean-Louis JOUBERT, dans "Senghor ou l'action de la poésie" (pp. 57-60), réfléchit sur la difficulté d'être à la fois poète et homme politique, question que SENGHOR avait abordée à travers la figure de Chaka, "être partagé entre l'appel de la poésie et le désir d'action" (p. 58), qui choisit enfin la parole créatrice de la poésie.

"Femme noire" de Léopold Sédar Senghor ou la défense et l'illustration de la négritude" (pp. 61-69) est l'étude de Christian LAPOUSSINÈRE qui propose une analyse comparative entre le poème cité dans le titre et l'idée de négritude. "Femme noire", "véritable œuvre plastique vivante, dynamique et en perpétuel devenir" (p. 63), n'est que l'incarnation des valeurs de la négritude, à savoir le rythme symbolisé "à travers le texte [par] le poème lui-même, la musique, la peinture et la sculpture vivantes" (p. 67).

La contribution qui suit, "La littérature orale africaine dans l'œuvre poétique de Senghor" (pp. 71-81), de Jean DERIVE, se focalise sur les "qualité[s] essentielle[s] de la poésie orale africaine que Senghor met en évidence" (p. 72) et utilise dans son œuvre: nature mystique des poèmes, référence à des genres de la tradition wolof et sérère, accompagnement instrumental et présence du chant, tradition épique, allusion à événements et lieux spécifiques, emploi de procédés stylistiques propres de l'oralité. Toutefois, DERIVE explique que tous ces éléments "restent [...] thématiques et ne prouvent pas que l'écriture poétique de Senghor est vraiment tributaire de la poésie orale africaine dont il se réclame à tout bout de champ" (p. 75). En effet, "l'art subtil avec lequel il [SENGHOR] introduit les acquis de cette connaissance dans son écriture, en des lieux textuels stratégiques [...], montre que la

présence de l'oralité africaine dans cette œuvre poétique est moins le fruit d'un penchant naturel que le résultat d'une technique parfaitement maîtrisée et beaucoup plus consciente d'elle-même qu'elle ne voudrait le laisser croire" (p. 80).

Alioune-B. DIANÉ, dans "Panser les blessures du temps: Senghor et les valeurs de la poésie" (pp. 83-90), met en lumière le pouvoir de la parole ordinaire qui, chez le poète, rend "la réalité [...] une vision, une vaste contemplation poétique" (p. 84). DIANÉ estime les valeurs de la parole poétique, en l'espèce sa faculté lénitive et sa portée ontologique et sémantique, pour conclure que la poésie se fait "victoire [...] sur les forces du Mal" (p. 86) grâce à sa parole qui nomme et donne la vie, en même temps, aux objets du monde.

Dans "Le classicisme identitaire de la poésie Senghorienne" (pp. 91-98), Liliane FARDIN examine la facture classique des poèmes de SENGHOR qui sont, en dépit de l'écriture en français, "l'expression esthétique de l'âme du peuple africain" (p. 94). En effet, observe FARDIN, toute référence à la poésie populaire africaine prouve ses "qualités culturelles modernes" (p. 95) et permet à SENGHOR de ne pas renier ses racines vu que, "dans la tradition africaine, [résident] les mêmes valeurs que dans [la] culture [occidentale] d'adoption" (p. 98).

"Senghor traducteur de l'anglais: le lion, la lionne et la lionne-lamantin" (pp. 99-114) est l'article de Georges VOISSET qui prend en compte le travail de traduction (HOPKINS, ELIOT, YEATS et THOMAS) fait par SENGHOR entre 1967 et 1977. Après avoir illustré les motivations qui ont poussé le président vers cette "[...] fructueuse récréation" (p. 101) et avoir remarqué la platitude généralisante de ses traductions, VOISSET ne développe pas une critique négative de cet exercice mais il en attribue les causes au respect de la langue française, seul choix possible face à la nature métissée de l'anglais.

La section se termine par "Senghor: raison hellène, émotion nègre" (pp. 115-125) de Jean BERNABÉ, étude qui cherche à résoudre l'ambiguïté de la formule senghorienne mentionnée dans le titre. BERNABÉ redéfinit d'abord les concepts de 'nègre' (renvoi à l'Afrique des origines et aux diasporas) et de 'raison' (étymologie latine et acception pragmatique-instrumentale du terme) pour préciser ensuite la complémentarité du 'logos' grec avec l'intelligence émotionnelle propre des nègres, fait qui rend l'affirmation de SENGHOR une présentation de "deux instances archétypales fondatrices [et non] un propos marqué par l'aliénation culturelle du colonisé" (p. 123).

La deuxième section est introduite par la contribution de Camille DARSIERES, "Comment un anticolonialiste martiniquais a perçu Léopold Sédar Senghor" (pp. 129-135), qui révèle la perception aux Antilles de l'activité politique de SENGHOR, à savoir sa conduite vers la décolonisation "enraciné[e] à l'Afrique multiséculaire des ancêtres" (p. 135).

Cyr DESCAMPS dans "Aux sources africaines de l'humanité, le message de Senghor" (pp. 137-150) parcourt d'abord les étapes

de son séjour sénégalais consacré à l'étude de la Préhistoire africaine, "parcours [qui] a bénéficié du soutien du président" (p. 138), pour développer sa contribution centrée autour de l'intérêt de SENGHOR pour le même domaine d'investigation. Après avoir rappelé ses rencontres avec SENGHOR et évoqué, à travers une série d'anecdotes, "l'attention constante qu'à portée le président Senghor aux recherches concernant le plus ancien passé de son pays" (p. 143), DESCAMPS expose les points principaux du discours d'ouverture du VI^e Congrès panafricain de Préhistoire prononcé par le président, en terminant par une analyse des positions de SENGHOR à l'égard de Cheikh Anta DIOP et Aimé CÉSAIRE autour de ce sujet. En annexe on trouve un extrait de la correspondance entre DESCAMPS et SENGHOR.

Les études dédiées à Léopold Sédar SENGHOR se terminent par "Senghor: entre Afrique et Occident" (pp. 151-170), de Daniel MAXIMIN, qui approfondit les apports du contact de SENGHOR avec les Antillais et la Caraïbe. MAXIMIN passe ensuite en revue les différentes tentatives de médiation entre Afrique et Occident de SENGHOR (naissance du fils Philippe, publication de l'*Anthologie*), toutes destinées à l'échec, pour conclure que "cela [la médiation] s'est réalisé [seulement] dans la parole, dite à travers la poésie, [...] retour permanent à l'enfance" (p. 170) et braise ardente si longtemps cherchée.

Priscilla PANZERI

"Ousmane Sembène", *Études Littéraires Africaines*, n. 30, 2011

Le dossier de cette livraison de la revue *Études Littéraires Africaines* est consacré à l'écrivain et cinéaste sénégalais Ousmane SEMBÈNE.

La présentation de Phyllis TAOUA, "Le rendez-vous d'Ousmane Sembène avec la modernité africaine" (pp. 6-19), ouvre le volume. Après avoir tracé le parcours de cet "artiste essentiellement moderne [...] qui a traité l'ancien et le nouveau avec assurance et originalité" (p.8), TAOUA passe en revue les contributions qui composent le dossier et qui concernent à la fois son œuvre littéraire et sa production cinématographique.

Dans le premier article, "*Faat Kine* and the Feminism of the Old man" (pp. 20-32), Kenneth W. HARROW se focalise sur l'analyse du film tardif *Faat Kine* (2000), où "the patterns and thought of the earlier work are apparently reversed" (p. 20). L'auteur met en comparaison ce film avec *Xala* (1974), afin de montrer le changement du cinéaste dans la représentation du modèle féminin, en l'inscrivant dans "le cadre d'un affrontement entre l'Ancien et le Nouveau en Afrique" (p. 9), comme le remarque Phyllis TAOUA au début du dossier.

Le deuxième apport, “Entre le wolof et le français: le cas de la nouvelle *Le Mandat* et du film *Manda bi*” (pp. 33-45), concerne “les fondements et la complexité du traitement de la langue” (p. 33) chez Ousmane SEMBÈNE. Louis NDONG met en parallèle la nouvelle *Le mandat* (1966) et son adaptation filmique *Manda bi* (1968), dans le but de découvrir les traces implicites du wolof dans la première et d’en étudier la présence dans la deuxième. Après avoir résumé l'intrigue du récit, l'auteur se concentre donc sur les enjeux linguistiques qui caractérisent aussi bien le texte écrit en français que sa transposition cinématographique en wolof.

Dans la troisième étude, “Le malentendu humanitaire: une approche de *Guelwaar* d'Ousmane Sembène” (pp. 46-57), Cilas KEMEDJIO se propose d'aborder le sujet des interventions humanitaires en Afrique à travers l'analyse du personnage de Guelwaar, le protagoniste du roman et du film, “que le cinéaste présente comme le héros de l'Afrique du 21^e siècle” (p. 47). L'auteur de l'article revient tout d'abord sur la question de l'humanitarisme et de “l'industrie de l'aide” (p. 48), pour examiner ensuite les différentes facettes de Guelwaar et la place centrale accordée aux voix féminines à l'intérieur du récit. À la suite de son analyse, Cilas KEMEDJIO parvient à conclure que le roman et le film de SEMBÈNE “posent les jalons d'une régénération de l'État, et c'est peut-être la plus grande innovation qui restera en quelque sorte comme le testament de l'auteur, militant infatigable de la dignité africaine” (p. 57).

La dernière contribution, “Pictures in Motion or Motion Pictures: Sembène's Natural Products Steal the Show” (pp. 58-76), porte notamment sur deux films, *Xala* (1974) et *Ceddo* (1977). V. Natasha E. COPELAND examine la présence des sculptures traditionnelles africaines à l'intérieur de ces films, ce qui lui permet de souligner que “these natural objects are not incidental [...], they are aesthetically complex symbols integrated into the text, specific to their Sahelian context” (p. 76). Tout au long de son article, l'auteur prend en compte plusieurs exemples tirés des films, en essayant de dépasser les visions occidentales stéréotypées concernant les cultures africaines.

Silvia RIVA

Paolo ZANOTTI, *Dopo il primato. La letteratura francese dal 1968 a oggi*, Roma-Bari, Laterza, 2011, 332 pp.

Ce volume se propose en même temps comme un panorama d'ensemble de la littérature française de l'extrême contemporain, comme une analyse qui relie la littérature au contexte culturel, historique et social, comme un choix enfin d'auteurs exemplaires, à chacun desquels on consacre un essai de présentation et d'approfondissement.

L'auteur répartit son œuvre en trois sections temporelles: les années du "tout théorique" (de mai 1968 à la mort de SARTRE, en 1980), les années du "tout culturel" (la France de MITTERRAND: 1981-1994), les années du "tout mondialisé" (1995-2011) que l'auteur envisage comme "la Francia di Chirac e di Sarkozy (e di le Pen)" (p. 216).

C'est dans cette troisième partie qu'on consacre un chapitre aux littératures francophones; dans l'introduction (pp. 274-283) ZANOTTI esquisse quelques grandes lignes des productions littéraires; malheureusement, il s'agit de pages déséquilibrées, où l'auteur réserve une certaine attention aux Caraïbes (en s'arrêtant en particulier sur l'œuvre *Texaco* de Patrick CHAMOISEAU) et laisse dans l'ombre en revanche des pans entiers des littératures francophones: pas un mot sur les productions québécoises et canadiennes; pour le Maghreb on cite seulement KATEB Yacine, Tahar BEN JELLOUN, Assia DJEBAR; de l'Afrique subsaharienne on ne nomme que SENGHOR, Birago DIOP, Ahmadou KOUROUMA.

Encore moins acceptable la table intitulée "Scrittori in francese per paese di nascita" (p. 276): les pays africains cités ne sont que le Mali (avec un seul écrivain (!): Yambo OUOLOGUEN), le Sénégal (avec les seuls noms (!) de Birago DIOP et de SENGHOR), la Côte d'Ivoire (avec le seul (!) Ahmadou KOUROUMA).

Pour ceux qui connaissent la richesse des littératures des trois pays nommés et celle des pays non nommés (Cameroun, République du Congo, République démocratique du Congo, Bénin, Togo, Burkina Faso, Guinée...) une telle démarche est tout à fait inacceptable.

Il aurait été sans doute plus opportun d'interroger les spécialistes avant de publier des informations si lacuneuses et partant nuisibles.

Liana NISSIM

Valerio BINI, Martina VITALE NEY (dir.), *Incontri a margine. Culture urbana nell'Africa contemporanea*, Milano, Franco Angeli ("Scienze geografiche"), 2012, 166 pp.

Giorgio BOTTA dans sa "Presentazione" (pp. 7-8) et Pierpaolo FAGGI dans son "Introduzione" (pp. 9-11) rappellent que ce volume recueille les actes de la quatrième journée d'études organisée par le groupe de recherche "Le Ricchezze dell'Africa" de l'Università degli Studi di Milano, une journée consacrée à la ville africaine et à ses 'marges'. Deux sections structurent le livre, "Incontrare, mescolare, inventare", qui regroupe les études concernant les villes d'Afrique dans leur ensemble, et "Culture urbana in trasformazione: raccontare i margini della città", avec des contributions centrées sur les périphéries et les banlieues.

L'article de Cristina D'ALESSANDRO-SCARPARI "Le metropoli africane, tracce di storia per oltrepassare la crisi. Appunti per una gestione alternativa dei territori urbani" (pp. 15-24: le texte, comme toutes les contributions, présente aussi une riche bibliographie) propose un ample panorama des villes d'Afrique: D'ALESSANDRO-SCARPARI constate que, contrairement à la vision la plus répandue, "le città africane sono spazi di sperimentazione di urbanità specifiche, risposte originali al divenire della città e del fenomeno urbano all'epoca contemporanea" ("les villes africaines sont des espaces d'expérimentation d'urbanités spécifiques, des réponses originales au devenir de la ville et du phénomène urbain dans l'époque contemporaine", p. 23). Cette même vision est à la base de l'essai de Raffaele CATTEDRA "Città e territori urbani in Africa fra spinte della globalizzazione e risorse del locale" (pp. 25-44): l'auteur, qui expose les grandes lignes du développement récent des villes africaines, invite à ne pas généraliser les différentes configurations urbaines, mais à prendre en considération les spécificités de chaque ville.

Stefano ALLOVIO, dans "Molteplici configurazioni del 'noi' in contesto urbano (Congo-Kinshasa)" (pp. 45-64) montre, à travers son regard d'anthropologue, les différentes formes de regroupement et d'association à Kinshasa: ces conformations, plus ou moins formelles, sont un remarquable exemple de bricolage entre des typologies de groupement traditionnelles (tontines et mutualités), des suggestions issues des nécessités quotidiennes (par exemple les 'bleusaille') et des éléments repris à la modernité (ONG, Institutions internationales...). Dans "La città africana nel romanzo contemporaneo. Dakar secondo Boubacar Boris Diop; Bamako secondo Moussa Konaté" (pp. 65-92), Liana NISSIM et Marco MODENESI presentano "due città, Dakar [...] e Bamako [...], così come sono vissute e rappresentate nell'opera romanzesca di due grandi autori della contemporaneità" ("deux villes, Dakar et Bamako, telles qu'elles sont vécues et représentées dans l'œuvre romanesque de deux grands auteurs de la contemporanéité", p. 65), Boubacar Boris DIOP et Moussa KONATÉ; NISSIM et MODENESI parviennent à mettre en lumière les similitudes et les divergences qui lient les deux romanciers dans leurs illustrations littéraires de la ville.

Les deux premiers articles de la seconde section sont consacrés à la ville d'Ouagadougou et à ses alentours. Valerio BINI ("Si salva chi può. La rimozione dei quartieri informali a Ouagadougou", pp. 95-108) se concentre sur les politiques urbaines qui ont été mises en place dans la capitale burkinabé ces dernières années, en particulier suite à l'alluvion du 2009: BINI clôt sa réflexion en remarquant que "la sfida per le future città africane appare [...] quella di coniugare la fluidità dell'informale con la costruzione di strutture urbane inclusive e sostenibili dal punto di vista sociale e ambientale" ("le défi pour les villes africaines du futur semble être de conjuguer la fluidité de l'informel avec la construction de structures urbaines inclusives et soutenables du point de vue social et environnemental", pp. 197-108). Maria DE PASQUALE pour

sa part, dans “Rurale e urbano nei villaggi alla periferia di Ouagadougou” (pp. 109-124), propose une analyse des relations entre la ville burkinabé, sa périphérie et l’espace péri-urbain en prenant en considération la résurgence de logiques traditionnelles, le rôle des pouvoirs publics, les fonctions de différents espaces...

Gloria CARLINI (“*Empowerment economico e associazionismo femminile nei ghetti di Kampala (Uganda)*”, pp. 125-140) étudie les différentes typologies d’associations féminines dans la capitale ougandaise, une réalité en croissance vers laquelle les femmes s’adressent “alla ricerca di appoggio e sostegno, ma non solo” (“à la recherche d’un appui et d’un soutien, mais pas seulement”, p. 139): ces associations sont aussi désormais un instrument de revendication sociale et politique. “Baraccopoli senza frontiere” de Fabrizio FLORIS (pp. 141-154) et “L’Arte delle Regine. Il teatro come fattore di cambiamento e trasformazione per un gruppo di giovani donne a Nairobi” de Martina VITALE NEY (pp. 155-165) présentent deux projets de coopération qui ont lieu à Nairobi, non sans proposer une esquisse de la réalité urbaine dans laquelle ils s’intègrent: le projet “Education for life”, qui cherche à faire sortir de leur sentiment victimal les jeunes gens de la bidonville de Korogocho, et le projet “*Malkia – Regine*” de l’ONG AMREF, qui propose à des jeunes personnes de mettre en scène non seulement un texte de Brecht, mais aussi et surtout la prise de conscience de soi que le théâtre consent.

Maria Benedetta COLLINI

Andrea GHEORGHIU (dir.), “De l’(im)pudeur en Francophonie”, *Dialogues francophones*, n. 18, 2012

Daniel S. LARANGÉ dans “(Im)pudeur et (im)pudicité dans le discours afropéen: les affres d’identités décolorées” (pp. 9-28) propose une analyse thématique et stylistique de quelques textes de Léonora MIANO (écrivaine d’origine camerounaise), Naomi K (auteure française d’origine congolaise), AL MALIK (rappeur né d’une famille d’intellectuels congolais). Il focalise son attention sur le point de vue des Noirs en France, émergeant des textes littéraires étudiés; il insiste sur la spécificité du regard de cette communauté noire par rapport à leur tradition d’origine et au monde postmoderne. L’article s’enrichit d’une mise en rapport constante avec les Noirs d’Amérique et de remarques culturelles, concernant l’importance des enjeux religieux islamiques dans les banlieues et le poids des médias, à savoir la télévision, Facebook, Twitter, MySpace.

Francesca PARABOSCHI

Liana NISSIM, “Enfants sacrifiés, enfants tués, enfants mangés dans les littératures africaines francophones”, in Sandrine DUBEL, Alain MONTANDON (dir.), *Mythes sacrificiels et ragoûts d'enfants*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal (“Mythographies et sociétés”), 2012, pp. 271-284

Le volume rassemble les actes d'un colloque organisé à l'Université Blaise Pascal – Clermont II en 2008, consacré aux représentations de l'infanticide mythique dans les littératures et les contes depuis l'Antiquité; parmi les nombreuses contributions, nous signalons l'étude que Liana NISSIM propose de ce thème dans les littératures africaines en langue française, le seul article consacré à une région extra-européenne. NISSIM déclare tout d'abord le paradoxe que représente l'infanticide en Afrique, continent dans lequel plus qu'ailleurs une riche progéniture est une marque de bien-être. Pourtant la littérature contemporaine ne manque pas de présenter de nombreux exemples d'enfants tués, et l'auteur analyse le rapport que ces représentations instituent avec la tradition, tout en montrant comment “à mesure qu'on s'éloigne de la tradition pour plonger dans la modernité, l'enfant continue d'être la victime par excellence, mais en dehors de toute motivation” (p. 280). L'étude prend en effet en considération plusieurs romans, en dressant ainsi un panorama étendu et en même temps ordonné de ce thème: si Véronique TADJO, dans *Reine Pokou. Concerto pour un sacrifice*, reprend un événement historique fondateur, la nouvelle “Enfant-siège, enfant sorcier” de Florent COUAO-ZOTTI (dans *Poulet-bicyclette et Cie*) suggère que “là où la tradition est encore entière, les hommes sont capables de se mettre à l'écoute de Dieu” (p. 276); ce n'est pas le cas pour le marabout décrit par Mandé Alpha DIARRA dans *La Nièce de l'imam*, qui pervertit la tradition religieuse. *Keveena* de Boubacar Boris DIOP représente selon NISSIM un jalon ultérieur de l'éloignement du domaine du sacré des pratiques infanticides, tout en demeurant encore dans un cadre rituel: ceci n'est plus vrai ni pour les enfants-soldats décrits par Ahmadou KOUROUMA dans *Allah n'est pas obligé*, ni pour les affamés anthropophages de *Sahel! Sanglante sécheresse*, autre roman de Mandé Alpha DIARRA.

Maria Benedetta COLLINI

Elisa DIALLO, *Tierno Monénembo. Une écriture migrante*, Paris, Karthala, 2012, 297 pp.

Elisa DIALLO propose une lecture de l'œuvre de Tierno MONÉNEMBO suivant deux finalités spécifiques qu'elle présente dans son “Introduction” (pp. 7-20): celle de “confronter les tendances

théoriques et discursives dominantes aux textes littéraires” (p. 15) et celle de “contribuer au dialogue, encore rare, entre les études littéraires francophones et les études littéraires postcoloniales” (p. 16). Dans son essai, DIALLO s’attache à montrer les résultats positifs d’une approche intégrant aux outils de la narratologie la considération du contexte et de la scène d’énonciation ou scénographie, selon le terme renvoyant aux théories de Dominique MAINGUENEAU.

Dans le premier volet de l’étude (“Perspectives”, pp. 21-61), DIALLO dénonce la “dominance occidentale” (p. 23) des études critiques concernant les littératures francophones qui entraînerait, selon l’avis de l’auteur, “des conséquences pour l’orientation des recherches, la sélection des textes étudiés et les présupposés de lecture” (p. 23). Après avoir souligné ensuite l’hétérogénéité des approches théoriques occidentales, elle trouve nécessaire de signaler son double positionnement en tant que chercheur aux Pays Bas et sujet francophone pour rendre compte de ses choix méthodologiques, qu’elle avait pourtant déjà argumenté, ce qui ne manque pas de laisser le lecteur un peu interdit. DIALLO se penche ensuite sur les différents discours théoriques qui constituent le cadre de son analyse: elle aborde la question de l’encadrement du postcolonial, du rapport centre-périphérie, de la définition du système littéraire francophone et de la notion de ‘migrance’. Quant à ce dernier concept lié au phénomène croissant de l’émigration dont participent beaucoup d’auteurs qu’elle définit “(ex-)francophones” (p. 55) à cause de leur choix de résider aux États-Unis, elle affirme qu’il a été l’objet d’un “enthousiasme académique [ayant] eu des répercussions non négligeables” (p. 53). Parmi ces conséquences, DIALLO suggère que l’uniformisation et l’hégémonie du discours critique occidental empêcherait le dialogue avec la recherche africaine et l’émergence de textes littéraires ne correspondant pas aux théories dominantes.

La partie du volume consacrée à l’analyse du *corpus* présente une structure linéaire et claire: chaque chapitre explore un roman de Tierno MONÉNEMBO et est à son tour composé de deux sections, l’une considérant les aspects contextuels, l’autre examinant les faits textuels.

Le chapitre “Écriture (in)dépendante: *Les Crapauds-brousse*” (pp. 63-110) prend en considération le premier roman de l’écrivain guinéen pour mettre en lumière son double positionnement. D’un côté, l’énonciation pamphlétaire et le recours à l’ironie véhiculent une dénonciation se rattachant ainsi aux écritures africaines dites ‘de la désillusion’, même si le texte “brocarde également des discours propres au champ des littératures africaines francophones, notamment ceux de la Négritude et de la tradition, [...] longtemps dominants dans ce domaine littéraire” (p. 92); de l’autre côté, on ne peut pas le considérer indépendant par rapport à la scène littéraire française. Parmi les éléments illustrant cette dépendance, DIALLO signale la présence de notes pour les mots inconnus du lectorat français et l’évocation d’un espace ‘tropicalisé’ répondant au besoin d’exotisme. Le critique souligne comment

tous ces éléments repérés dans l'analyse reflètent une double marginalité par rapport à la société guinéenne et à la scène littéraire française.

La notion de 'centre-périphérie' revient dans le troisième chapitre, intitulé "Parole(s) périphérique(s): *Un rêve utile*" (pp. 111-158), où Elisa DIALLO relève le recours fréquent de la critique postcoloniale à la métaphore de la marginalisation, emblématique de la condition contemporaine du migrant qui lui permet de "déceler et rendre visibles les lacunes" (p. 114) du 'centre' et de témoigner du déracinement et de l'hybridité culturelle. En ce qui concerne le thème de la migration, l'auteur souligne que si l'engouement de la critique à ce sujet permet une plus grande visibilité à la littérature africaine contemporaine, en même temps il en "stimule l'orientation" (p. 114). *Un rêve utile* relève de ce climat intellectuel: il aborde la question de l'immigration et possède les caractères d'une "esthétique de la migration" (p. 129). Celle-ci se constitue à partir de la "fragmentation narrative" (p. 129), qui renvoie à la rupture de l'unité identitaire, et du recours à une "langue spontanée, libre, créatrice" (p. 130), qui dévie de la forme linguistique standardisée dans "un effort de déterritorialisation du français" (p. 140). D'ailleurs, la présence du thème de la langue est essentielle dans la mise en scène de positions périphériques existant dans le même espace central, celui de la France, et des "différents rapports de force au sein de la société" (p. 149). Quant à la figure du narrateur, sa parole est "individuelle, isolée, qui ne peut s'identifier à aucune communauté" (p. 158), ce qui contrasterait, selon DIALLO, avec l'attitude critique qui attribue à l'écriture migrante une valeur représentative, de porte-parole, de la condition du migrant.

Cinéma est le roman autour duquel pivote le quatrième chapitre ("Enfances postcoloniales: *Cinéma*", pp. 159-201): après l'avoir défini comme "le plus autobiographique des six romans" (p. 166) de MONÉNEMBO, le critique s'attache à montrer le rôle joué par le type d'énonciation choisie dans ce texte. Adhérant à une tendance commune chez les romanciers africains depuis les années 1990, l'auteur emploie une voix d'adolescent pour la narration de *Cinéma*: l'enfant-narrateur peut être aisément identifié comme l'écrivain lui-même, grâce, entre autres, à la considération du cadre référentiel évoqué. Le recours à ce type de narrateur peu fiable "introduit dans le texte une réflexion sur la possibilité d'un récit authentique" (p. 183) et sur la nature du genre autobiographique. En même temps, ce choix scriptural permet la mise en scène d'une figure emblématique de la marginalité et "de la culture globale actuelle" (p. 201) qui propose "une vision originale et nuancée sur la question de l'aliénation culturelle en situation post – ou néo – coloniale" (p. 160).

Dans "Histoires locales et monde global: *Peuls*" (pp. 203-258), Elisa DIALLO se penche tout d'abord sur les enjeux du roman historique africain: en premier lieu, la question de la réappropriation de l'histoire, opérée parfois dans le but de la création d'une identité nationale, mais surtout "au service du redressement de

la culture africaine” (p. 210); deuxièmement, “la remise en question du discours historiographique, de l’histoire en tant qu’objet de connaissance scientifique” (p. 256). Ensuite, elle propose une réflexion sur le positionnement de *Peuls* par rapport à ces problématiques: le texte se configure comme une “contre-écriture” (p. 256) vis-à-vis du discours colonial occultant l’histoire africaine et, par l’introduction d’une scène d’énonciation typique de l’oralité, valorise non seulement la tradition orale, mais aussi la nécessité sociale et collective d’un récit historique ancré dans le contexte local. DIALLO relève les procédés utilisés afin de représenter la coexistence de deux discours opposés: la critique à l’historiographie occidentale moderne, liée au contexte intellectuel postcolonial, s’accompagne toutefois à sa légitimation, repérable dans l’influence de celle-ci sur l’écriture littéraire. L’auteur de l’étude met en relief le questionnement proposé dans le roman sur les revendications identitaires face à la mondialisation et sur la dichotomie local/global: cela fait ressortir “l’hétérogénéité des pratiques littéraires contemporaines” (p. 258) et conteste ainsi l’hégémonie du discours critique de la ‘migrance’.

Le dernier chapitre (“La Guinée aussi”, pp. 259-268), dont le titre renvoie à l’éditorial homonyme publié par Tierno MONÉNEMBO dans un numéro spécial de la revue *Notre Librairie* consacré à la littérature de son pays d’origine, porte sur la question du lectorat (p. 259) de cet auteur. Dans cette dernière partie de son étude, DIALLO affirme que cet écrivain a un public majoritairement guinéen, plutôt que français. Publié chez Seuil, MONÉNEMBO jouit de plus de visibilité par rapports aux auteurs publiant dans son pays; mais s’il “appartient [...] au canon de la littérature guinéenne” (p. 262), sur la scène littéraire française il occupe une place assez marginale.

Dans la “Conclusion” (pp. 269-275), DIALLO reprend brièvement les résultats de son analyse, pour souligner ensuite l’importance de l’apport des études postcoloniales à la critique des littératures africaines francophones, en mettant aussi en relief les manques d’une telle approche en ce qui concerne le discours de l’écriture migrante. Le caractère uniformisant d’une telle perspective risquerait de “rendre sourd aux revendications de littératures toujours – ou nouvellement – périphériques” (p. 275).

Jada MICONI